Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 246

Artikel: Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
Autor: Daucourt, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251794

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 21 Septembre 1902 | N° 246 | Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 30me année LE PAYS

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

La parure la plus chère aux femmes était le bonnet appelé *julienne*. Il était souvent fait de drap d'or ou d'argent, avec de très riches broderies. Ces juliennes, qui coûtaient très cher, passaient de mères en filles, pendant des générations. De larges tabliers de taffetas de couleurs et un châle étaient l'habillement des dimanches des riches fermières. Le châle ou la julienne était le cadeau habituel du jeune homme à sa prétendue.

Les jeunes gens avaient l'habitude de visiter les maisons où il y avait des filles à marier. Ils se rassemblaient le dimanche soir au cabaret et tous ensemble ils allaient à la veillée, ou *louvres*. Quand l'un d'eux avait décidé le mariage, il était obligé de régaler ses camarades évincés. Le jour des noces, les jeunes gens barraient le passage, au sortir de l'église et présentaient des ciseaux à l'épousée. Celle-ci coupait le ruban et l'époux donnait le pourboire à ses anciens compagnons de *l'ouvre*, qui tiraient alors des coups de fusil. Quelquefois l'un d'eux haranguait les mariés d'une manière pittoresque. Vers la fin du repas, le garçon ou la fille d'honneur allaient chercher le curé, quand celui-ci n'était pas au dîner. Il venait alors bénir solennellement le lit nuptial en présence de toute la noce.

Il était d'usage, assez fréquemment, que quand les mariés, au sortir de l'église, se rendaient au domicile, de trouver les portes et les fenêtres fermées. On frappait à coups redoublés, enfin la porte s'ouvrait et une vieille femme, payée pour cette fonction, paraissait en demandant ce qu'on lui voulait. Faisant semblant de ne rien comprendre, la bonne vieille s'asseyait bravement dans la cuisine où elle filait. Le garçon d'honneur ou un autre, l'enlevait et la portait loin de la maison, puis la place étant libre, toute la noce entrait et le festin commençait. Le tout se terminait par des danses. A la première tournée, le jeune marié dansait avec la plus vieille femme de la noce et l'épousée avec le plus vieux.

Il était d'usage que, le lendemain des noces, les époux et tous les invités se rendissent à l'église où une messe était dite pour les parents défunts des deux familles. Touchante et pieuse coutume qui se continue encore de nos jours dans beaucoup de paroisses, entre autres, dans la Haute-Ajoie.

Ce qui donnait encore un caractère saisissant à cette région, c'étaient ses forêts, ses tourbières et ses pâturages. Malgré les défrichements et les coupes nombreuses, les forêts couvraient encore de vastes espaces et l'on rencontrait des arbres presque séculaires.

A côté de ces forêts gigantesques s'élevaient de riches prairies, de gras pâturages. Ceux-ci, divisés en enclos, entourés de murs ou de bois de sapin couchés sur des fourches, avaient des barrières, ou *doulaizes*, sorte de portes formées de deux montants et de quatre traverses en sapin.

Les chevaux et le bétail passaient l'hiver à l'étable, mais dès l'arrivée des beaux jours on les parquait en liberté dans les enclos. Pendant les mauvais temps, ils se réfugiaient dans des loges ou cabanes en bois toujours ouvertes. Chaque jour le propriétaire venait visiter son bétail et lui distribuer le *letchon*, mélange de sel et de graine de foin dont sont si avides les vaches qui arrivaient des solitudes de la pâture pour recevoir l'aubaine quotidienne.

L'agriculture comprenait la récolte du froment, de l'orge, de l'avoine, des carottes, des choux et des raves. Quelquefois, quand l'été n'avait pas été chaud ou que les frimas arrivaient plus vite que de coutume, le grain ne murissait pas, alors on le suspendait dans les vastes cheminées des cuisines où il achevait sa maturité. Le café et le sucre étaient des denrées de luxe et qu'on ne prenait qu'en de très rares solennités, comme aux noces, aux baptêmes, etc.

Le peuple était généralement fidèle à la parole donnée. La promesse valait un serment, l'engagement verbal un écrit. On n'employait les scribes et les notaires que dans les transactions sérieuses et importantes. L'attouchement de la main tenait lieu de contrat lattéral. On ne connaissait pas les détours de la fraude et de la chicane. C'était bien rare de prêter serment et on ne le faisait qu'avec le plus grand respect.

L'instruction n'était pas négligée. Les jeunes gens étaient reçus à Belleley, chez

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 4

LE GUIDE DE L'EMPEREUR

PAR

RENÉ BAZIN

Celle-ci ouvrait sur un petit jardin en pente, de la largeur de la maison, simple couloir de terre battue, où se trouvaient d'un côté la pompe, de l'autre, dans une étroite plate-bande bordant le mur, des lilas qu'on frôlait de l'épaule quand on passait. Tandis que le père sortait, Véronique avait saisi la lampe à pétrole, traversé les deux appartements, et, penchée au-dessus du seuil, protégeant le haut du verre avec une de ses mains, luttant contre les remous violents de l'air qui forçait l'entrée de la salle, elle tâchait d'éclairer le jardin jusqu'à la rue. Mais les rafales de pluie s'interposaient comme des écrans.

— Que voulez-vous? criait la voix du capitaine Audoin. Qui êtes-vous? On n'entre pas comme ça chez les gens!

Véronique n'entendit aucune réponse, mais seulement des pas qui s'approchaient, légers sur le sable. Elle leva un peu plus la lampe, et, dans les rayons qu'elle projeta ainsi dans la nuit, elle aperçut, comme si ç'avait été très loin une femme enveloppée d'étoffes mouillées, un visage pâle et deux yeux fous qui la regardaient. Cela venait tout droit, sans paraître entendre l'homme qui répétait en arrière: «Qui êtes-vous?» Véronique se recula, et elle était à peine rendue au milieu de la cuisine, quand la femme entra, et s'appuya contre le mur, tout près de la porte.

C'était une pauvresse exténuée et haletante. C'était aussi une créature jeune. La pluie et le vent avaient collé le long de son visage et de ses épaules la jupe grise qu'elle avait relevée par dessus sa tête. L'eau ruisselait de tous les plis roidis de ses vêtements.

— Mais répondez donc! fit M. Audoin qui ferma la porte d'un coup de poing, et s'écarta lui aussi, de quelques pas, pour mieux voir l'apparition dressée contre la muraille de la cuisine.

La femme continuait de fixer Véronique. Ses narines, serrées et toutes blanches, cherchaient l'air du dehors qui lui manquait subitement. De ses deux mains rapprochées, elle retenait, sous son tablier, un fardeau invisible. Et elle ne répondit pas. Mais ses genoux fléchirent sous elle, ses bras se dénouèrent, épuisés, et elle laissa rouler sur le carreau la chose qu'elle apportait. Une couverture de berceau, en laine capitonnée, coula à terre; les coins s'en écartèrent, découvrant le corps à moitié nu d'un enfant qui dormait.

— Ah! mon Dieu! cria Véronique... Mais que pensez-vous madame!... Par une nuit pareille, un enfant!... Et il est tombé!...

Elle avait posé hâtivement la lampe sur la table, s'était jetée à genoux pour envelopper de nouveau l'enfant dans ses couvertures.

— Il n'as pas de mal, heureusement... Il ne